

## La communication scientifique, plus importante que jamais

Angèle Dufresne

Que retient-on d'un grand forum international de communicateurs scientifiques, quelques semaines après l'événement? Tout dépend qui on est : journaliste, professeur, directeur de recherche, rédacteur en chef ou chef de pupitre de publication savante ou de vulgarisation scientifique, animateur radio, gestionnaire de centre des sciences, auteur de science-fiction, lauréat de Prix Pulitzer, etc. La diversité des participants de la 4<sup>e</sup> Conférence mondiale des journalistes scientifiques qui a eu lieu du 4 au 8 octobre dernier à Montréal, n'a fait que souligner la facilité, parfois, ou la difficulté – plus souvent – qu'ont tous ces experts à se parler et se comprendre entre eux, d'abord, mais surtout à rendre la science intelligible et familière pour le citoyen moyen.

De plus en plus, la communication scientifique se développe comme un champ spécifique du journalisme et préoccupe davantage les milieux de diffusion des connaissances (universités, écoles techniques, musées, centres des sciences, planétarium, etc.). Il n'est plus possible, en effet, aujourd'hui de se passer ne serait-ce que d'un minimum de culture scientifique. La technologie et l'informatique régissent nos vies, la science interpelle constamment nos valeurs et nos choix éthiques parce qu'elle se construit en transgressant les frontières.

De plus, la science est souvent au cœur d'enjeux politiques extrêmement importants, comme chez nos voisins américains en année électorale. Depuis quatre ans, l'administration Bush, met de l'avant les études scientifiques qui confortent ses politiques, en occultant toutes les autres, relevait le *New York Times* récemment dans un article fort intéressant. La communauté scientifique se bute constamment à des fins de non-recevoir ou à des interprétations déformées de ses études et avis dans plusieurs dossiers : les émissions de CO<sub>2</sub> et les



Photo : Denis Bernier

Lors de la 4<sup>e</sup> Conférence, une cérémonie a eu lieu pour présenter les deux lauréats canadiens, édition 2004, des Prix Ig-Nobel qui visent à reconnaître, de manière humoristique, des recherches faisant rire mais aussi réfléchir. Les récipiendaires étaient Ramesh Balasubramaniam (à gauche) de l'Université d'Ottawa pour avoir décrit la physique du hula loop et Ben Wilson (à droite) de l'Université de Colombie-Britannique pour avoir étudié les flatulences de poissons en tant que moyen de communication (!)

changements climatiques vs la politique énergétique américaine fondée sur l'utilisation du charbon et du pétrole, la déréglementation en environnement, le contrôle des naissances, les cellules souches, etc., à un tel point que 48 lauréats américains de prix Nobel décidaient récemment d'appuyer ouvertement le candidat démocrate John Kerry. La lettre qu'ils co-signaient explique leur geste : «Contrairement aux administrations précédentes, républicaines ou démocrates, l'administration Bush ne tient pas compte d'avis scientifiques impartiaux (*unbiased scientific advice*) dans l'établissement de politiques pourtant si importantes pour le bien commun et la collectivité.» [*New York Times*, 19 octobre 2004, D1 et D9]. Et on pourrait ajouter, l'électeur «analphabète scientifique» moyen n'y voit que du feu!

### Montréal ville hôte

Après Tokyo, Budapest et Sao José dos Campos (Brésil), Montréal était donc l'hôte de cette 4<sup>e</sup> Conférence mondiale des journalistes scientifiques, organisée conjointement par l'Association des communicateurs scientifiques du Québec et l'Association canadienne des rédacteurs scientifiques, qui a réuni quelque 500 participants d'une

soixantaine de pays.

La seule véritable question de fond de cette conférence peut se résumer en une phrase : *Comment intéresser le public à la science?*, «public» englobant évidemment les médias. Les approches de solutions proposées au fil des ateliers sont multiples :

- de meilleurs cours de science et technologie, de la petite école à l'université;
- une «obligation de communication» faite aux chercheurs dans l'avancement de leur carrière, pas seulement envers leurs pairs, mais envers la société (dont le journaliste est souvent l'intermédiaire obligé);
- des cours ou programmes spécifiques en journalisme scientifique dans les départements de communication pour pouvoir mieux décoder le «jargon» universitaire et le «non-dit» de l'industrie;
- des stages de ressourcement pour les journalistes en exercice;
- une sensibilisation accrue des médias à la culture et à l'information scientifiques, pour les aider à distinguer entre la «bonne» science et la pseudo-science.

### Pour se passer des journalistes

Le professeur Frank Burnet

(University of the West of England) a proposé différentes stratégies aux universitaires pour se passer de la «médiatisation» de leurs découvertes par les journalistes qu'ils accusent souvent de simplifier à outrance ou de déformer leurs propos. En Angleterre, plusieurs modèles de contacts directs avec le public ont été testés, comme par exemple des rencontres avec des chercheurs dans des centres de vulgarisation scientifique du type *Meet a Scientist*; l'organisation de «festivals» scientifiques de plusieurs jours (comme à Cheltenham où la formule fonctionne très bien) grâce à des thèmes accrocheurs tels «Le plaisir», «Les univers autres que le nôtre» qui se prêtent à des développements scientifiques variés, des campagnes publicitaires sur les autobus (*SciBus*) ou des panneaux réclames.

Le professeur Burnet a reconnu toutefois que ces stratégies ne pouvaient, d'aucune façon, rejoindre des publics aussi vastes que ceux des quotidiens, de la radio, de la télévision ou des magazines de vulgarisation scientifique.

Le journalisme scientifique semble donc là pour rester et se développer! ●